

NAWAZ

par Jo Witek et Juliette Mas

Entre deux chambres, deux âges, deux pays.



Nawaz, 17 ans, Pézenas, septembre 2021

Portrait réalisé dans le cadre du projet Chambres Adolescentes

Nawaz a encore du mal à s'exprimer en français. Cela fait un an seulement qu'il est ici. Au Pakistan, il vivait à Hafizabad, une ville de 250 000 habitants. Il parle ourdou, pendjabi, un peu l'anglais aussi. Il est venu en France pour avoir une vie meilleure. C'est ici qu'il a commencé le lycée, ici qu'il a appris à nager et qu'il est rentré la première fois dans une bibliothèque. « Ça fait peur, dit-il, tous ces livres. Si je lisais tout ça, je deviendrais fou ! » Il est sensible, émotif et il a beaucoup d'humour, d'ailleurs il déteste les drames. Lui, il veut rire, s'amuser avec ses copains et jouer un maximum en ligne. Bref, Nawaz aimerait bien avoir le droit d'être un ado comme les autres et comme il sait que ce n'est pas vraiment possible, alors souvent il soupire ou sourit, le regard triste.



C'est un jeune garçon élégant, tout en longueur avec d'immenses yeux noirs lumineux. Cela fait peu de temps que Nawaz est en France, un an, dont sept mois à Pézenas. Il ne maîtrise pas encore très bien la langue ni l'anglais, la communication est difficile au premier entretien. Au-delà de cette frontière linguistique facilement remédiable en général avec les gestes et les nouveaux outils de communication, je sens Nawaz nerveux, peu disponible. Je doute. Est-ce pour faire comme Fahad, son camarade pakistanais qui lui sert de modèle qu'il a accepté de nous parler? A-t-il bien compris l'enjeu de cette démarche et qu'elle devait être volontaire? Je ne le sens pas prêt. Ces portraits n'ont aucun intérêt si le jeune interrogé n'est pas disponible, actant, désireux de raconter quelque chose de lui pour parler aux autres. Tous les autres l'ont fait. Souleymane nous a tendu ses cahiers d'écriture, Fahad le téléphone en main nous a fait voyager dans sa culture, Oumar s'est assis face à nous pour dialoguer avec une grande liberté de ton et Mamadou nous a carrément invitées à déjeuner avant de commencer.

Pour Nawaz, c'est différent. Il se frotte les yeux, s'agite sur sa chaise et j'ai l'impression de le déranger. Nous mesurons avec Juliette que ce que nous offrent ces jeunes est énorme. Du temps, eux qui en possèdent peu de libre, tant ils doivent rendre à la société cet accueil d'urgence qui leur est offert. Leur comportement doit être exemplaire, ne pas rater un entretien, ne pas décevoir un patron, apprendre la langue, faire du sport, découvrir la région, s'intégrer et surtout ne pas faire de bruit ni de vagues. Contrairement aux autres adolescents du pays, eux n'ont pas le droit de perdre la tête, de faire une bêtise, le mur ou l'école buissonnière. Ça serait trop cher payé. Il leur faut être positifs, pleins de gratitude. Tous le diront, « on est contents, tout se passe bien ici », une litanie, sans doute sincère, mais aussi un slogan obligatoire pour une intégration durable après leur majorité. Ils savent que pour écrire leur avenir en France, ils doivent filer droit et doux comme Mamadou sur son bateau qui tient le cap la tête haute en navigant sur les étangs de Thau.



Malgré son sourire très enfantin, je sens Nawaz débordé et terriblement angoissé. Je sais qu'il doit déménager, c'est pour cette raison que l'entretien a lieu dans la salle de réunion qui sert aussi de salle des fêtes à l'association SAAM/ANRAS. Il est entre deux chambres, celle qu'il n'aime pas parce que partagée et l'autre, l'inconnue, où il s'installera dans une semaine. L'appartement est un peu plus loin du centre, celui où vit Mamadou. Les deux garçons se connaissent mal. C'est une épreuve pour Nawaz. La langue, l'étranger dans un monde étranger, tout cela n'est pas facile à vivre du haut de ses 17 ans. Il a l'air si fragile, si sensible. Je lui demande si c'est à cause du déménagement qu'il est tendu, il me dit que non, que c'est autre chose. Il attend une réponse d'un garage pour un futur contrat d'alternance. Ça se passait bien, le patron avait promis un engagement, mais son éducatrice devait l'appeler et il n'a pas de nouvelles. Ça le stresse. L'angoisse de l'orientation est souvent décuplée chez les jeunes mineurs isolés. Dès leur prise en charge, ils savent qu'un chronomètre s'est enclenché. Fin du calvaire du voyage en arrivant, mais début d'un autre périple : rester. Être accepté. Parvenir à faire sa vie ici et pour cela, il leur faut absolument avant leurs 18 ans être engagés dans une formation. Condition sine qua non de la poursuite des aides et du renouvellement de leurs papiers. Aussi, ce contrat d'alternance visé et qui, nous l'apprenons le lendemain, ne va pas fonctionner pour Nawaz, explique son état d'anxiété. Tout s'écroule pour lui, il panique. C'est normal, s'il savait comme c'est normal à son âge d'avoir peur de l'avenir et qu'il est plus fort qu'il ne le croit, Nawaz, tant il a fait un long chemin pour trouver sa voie. Aussi, après ce premier entretien que je préfère écourter, je décide de prendre conseil auprès d'Éric, son éducateur. Devons-nous poursuivre ? N'est-ce pas le fragiliser davantage dans une période compliquée ? Éric nous propose de laisser passer quelques jours, il en reparlera avec Nawaz, mais il nous assure que ce projet semblait important pour lui.

Effectivement quelques semaines plus tard, avec l'aide de ses éducateurs, la disponibilité de son copain Fahad, l'accueil chaleureux de Mamadou dans l'appartement partagé, Nawaz va peu à peu reprendre pied. Nous le retrouvons dans sa nouvelle chambre. Il a tenu à poursuivre les entretiens.



« Quand je suis arrivé ici, j'ai regardé la vie ici, tout le monde avait du travail, tout le monde était gentil, ce n'était pas comme au Pakistan avec ses combats. Ici, c'est tranquille ! Au Pakistan, les gens parlent fort, ici, non. »

UNE NOUVELLE CHAMBRE TROP LOIN DE FAHAD

Sa nouvelle chambre est dans le même appartement que Mamadou, un peu excentrée. Sa fenêtre avec barreaux donne sur la campagne, les vignes et le Haut-Languedoc. Une vue qu'on trouve jolie, mais qu'il déteste. Lui préfère le centre-ville et surtout il aurait souhaité vivre avec Fahad qui cette fois est venu le soutenir et l'attend dans le salon en jouant sur son téléphone. Je lui demande s'il va mieux. Dans un petit filet de voix, il m'assure que oui. Il attend une autre réponse, il voudrait intégrer un lycée pro à Montpellier, commencer un CAP en électricité comme Fahad. Nawaz fait tout comme son ami pendjabi. On dirait deux frangins d'ailleurs, habillés pareil ce soir-là, kurta noire et pantalon de toile, tenue traditionnelle du Pakistan. Même s'il trouve

son nouveau coloc, Mamadou, très sympa, il a du mal à s'adapter. Il est cet ado boudeur, presque capricieux, qui fait la gueule quand il n'a pas ce qu'il désire et c'est rassurant finalement de voir que Nawaz après tout ce qu'il a traversé est resté lui-même : un gamin de 17 ans, épuisé de grandir. Il n'arrête pas de se plaindre de la fatigue. « C'est loin ici, dit-il. Ça me fatigue de marcher jusqu'à chez Fahad matin, midi et soir pour manger. Fahad aussi il n'aime pas venir ici, personne n'habite là, c'est vieux... J'aime mieux le centre avec les magasins. » Puis, il se résigne dans un soupir, « c'est pas grave ».

Il faut dire qu'il prend tous ses repas chez Fahad et ses colocataires Hadi et Samba. « Je prépare à manger avec eux, ils sont gentils, très gentils. » Je lui demande ce qu'il cuisine. « Du riz avec du poulet, des patates, je sais tout préparer. Je sais cuisiner maintenant. J'ai appris ici. Au Pakistan, c'est mama qui cuisinait. » Je lui demande si sa maman cuisinait bien, il me répond, oui, « elle s'appelle Fatima. C'est très bon ce qu'elle fait et elle me manque. » Un silence s'ensuit. Il me dit que chez lui, il partageait sa chambre avec sa mère et son petit frère de huit ans, Abdou Rharman, « qu'il est petit, trop petit ».

De sa famille ensuite, il ne reparlera pas.

« Quand je suis arrivé ici après Montpellier, je me suis dit, non c'est pas bien, c'est trop petit comme ville ! Maintenant, j'aime bien Pézenas. Paris, c'est joli, mais je ne voudrais pas y vivre, il y a trop de gens ! »

Nous revenons à la cuisine parce que Nawaz aime se mettre aux fourneaux, mais toujours chez Fahad parce que dans son appartement les vitrocéramiques ne lui conviennent pas pour cuire le pain traditionnel. « Je prépare le roti », me dit-il. Il épelle très bien ce mot que je ne connais pas. **ROTI. C'est le pain comme du naan, au Pakistan tout le monde sait le préparer**, m'explique-t-il. Il aime aussi les plats épicés, je lui demande de me montrer ses épices, mais il n'a rien apporté. Tout est dans la cuisine de Fahad. « Fahad, Fahad ! » Je lui dis qu'il va bien falloir qu'il fasse sans lui et qu'il s'installe un peu plus ici. Il me répond non. Il sait ce qu'il veut Nawaz, même s'il a l'air fragile, il sait que ce copain qui a pourtant le même âge que lui est comme un grand frère. Alors, il s'accroche à lui, met ses pas dans les

siens. Comme lorsqu'ils vont ensemble à Paris pour faire signer des papiers à l'ambassade, comme lorsqu'il lui emprunte le jogging qu'il vient de s'acheter ou qu'il écoute la même musique que lui en mangeant une pizza ou des tacos à emporter. Il a des copains à Montpellier qu'il a rencontrés au centre pour jeunes mineurs, mais ils ne viennent jamais jusqu'à Pézenas et c'est toujours lui qui leur rend visite en bus. L'entretien se poursuit, Nawaz a l'air fatigué, Juliette se souvient qu'au Liban quand elle devait parler en arabe elle aussi était épuisée. S'exprimer dans une langue étrangère est harassant, Nawaz nous le confirme en s'affalant sur son lit. ***Je dors beaucoup***, nous confie-t-il.

DEUX IPHONE ET DES MOCASSINS D'HOMME

Il vient à peine de poser ses valises dans cette nouvelle chambre qui ne lui plaît pas, alors il ne l'a pas décorée. Rien au mur à part une photo de lui mal scotchée. Comme son ami Fahad, il a deux téléphones qu'il ne quitte pas. L'ancien pour la musique, le flambant neuf qu'il s'est acheté avec ses économies pour tout le reste : les vidéos, les films, les séries, les réseaux et les photos. Il adore se prendre en photo ou demander à Fahad de le faire. « Ça fait des souvenirs », nous explique-t-il, comme cette fois à Paris où il a posé devant une BMW. Il flashe sur les voitures de marque, pour lui ça représente la réussite. ***Quand je travaillerai, je serai un rich man, je prendrai l'avion, j'achèterai une maison, une voiture, un garage pour moi, je serai le patron. Quand je serai riche, j'aurai 65 ans!*** conclut-il avec humour, avant de s'interrompre net et d'abdiquer de nouveau en soupirant, « oui, bon, je vais travailler, c'est pas grave... » Pas facile d'atteindre cette image de la réussite mondialisée qu'on regarde derrière son écran comme les enfants des contes devant les vitrines de pâtisseries crémeuses. C'est tentant ce monde matériel affiché sur les réseaux comme unique modèle de vie, alors les gamins s'y accrochent et se réjouissent d'avoir de la marque, un tee-shirt, une paire de baskets ou un téléphone. C'est déjà un début, pensent-ils. Nawaz n'avait pas de téléphone quand il a fait la route du Pakistan vers l'Europe. C'est seul, sans connexion, avec un petit sac et un peu d'argent qu'il est parti de Hafizabad, une ville du Pendjab pakistanais au sud-ouest de la capitale et peuplée de 250 000 habitants. Je comprends pourquoi il déteste la campagne ! Je comprends pourquoi il s'accroche à son téléphone. Nawaz est parti de chez lui sans rien, pour un meilleur avenir ailleurs. C'était sa décision, ses parents étaient d'accord. Nous retraçons ensemble sur Google Map son chemin. Iran, Turquie, Grèce, où il veut prendre le bateau pour l'Italie, mais il se fait stopper

par la police, il poursuivra à pied. Macédoine, Serbie, Bosnie, Croatie, Slovénie, Italie avant d'arriver en France.

- Tu voyageais en bus ?
- Je prenais un camion, tout le monde partait dedans, jusqu'à la Croatie...
- Tu as mis beaucoup de temps pour faire la route ?
- Deux-trois mois.
- Tu étais seul ? Avec un copain ?
- Non je n'avais pas de copain. Je ne connaissais pas les autres Pakistanais, mais il y en avait...
- Pourquoi la France ?
- Je voulais venir à Paris, j'avais vu la tour Eiffel.
- Dans les films ? Les vidéos ?
- Oui.
- Tu as pris une photo devant la tour Eiffel ?
- Oui. Quand je suis venu à Paris la première fois, je n'y croyais pas, je me suis dit c'est sûr ? C'est Paris ici ? J'ai vu les Champs-Élysées aussi...



Nawaz ouvre son placard et me montre ses affaires bien rangées, je m'arrête sur une paire de chaussures un peu old school. Des mocassins à pompons très élégants, mais qui ne correspondent pas au style des jeunes. Il me dit qu'elles viennent du Pendjab, qu'il les a achetées à Montpellier où il est resté trois mois avant d'être accueilli à Pézenas. Ce sont exactement les répliques de celles que portait son père au pays pour sortir en ville, des chaussures d'homme. Je lui demande s'il a gardé le contact avec son père. ***Oui, me répond-il, je parle avec mon père, je l'appelle tous les mois, j'achète une carte et on parle jusqu'à ce que ça coupe.***

« J'écoute tout le temps de la musique, je regarde des films sur YouTube, je regarde beaucoup de films pendjabis sur mon téléphone. Je n'ai pas d'ordinateur. »



POUR SE DÉTENDRE : JOUER, RIRE, FUMER, CUISINER

Nawaz ne regarde pas la télé dans le salon. Il préfère dans sa chambre voir des films en ligne sur son petit écran de téléphone. Aux drames, il préfère les comédies et souvent en pendjabi. Mais ce qui prend le plus de place dans sa vie c'est le *game* comme il dit en souriant et particulièrement PUBG (prononcez « pube J ») qui signifie PlayerUnknown's Battlegrounds. C'est un jeu de tir dans lequel il faut survivre seul. Il se moque un peu de moi quand je lui demande s'il connaît le joueur avec lequel il partage à distance la partie.

- Je joue avec mon ami, pour le *game*... je ne le connais pas, dit-il en riant. Tout le temps je joue.

- Il est pakistanais ?

- Oui

- Il est au Pakistan ?

- Je ne lui ai pas demandé.

- De quoi vous parlez ?

- Du jeu !

Afin d'éviter que la transpiration sur ses doigts ne gêne sa précision de tir à l'écran, il a disposé sur sa table de nuit une assiette de farine dont il se sert comme magnésie. Un vrai pro. Sur sa photo de profil en ligne, il se cache derrière ses mains, je lui demande pourquoi il a choisi celle où on ne voit pas son visage. « Pour le style ! », me répond-il. Le week-end, il ne fait presque rien d'autre, allongé sur son lit. ***Je joue tout le temps à PUBG. Toute la journée***, avoue-t-il sans une once de culpabilité et il précise, « pour moi, c'est tranquille ». Et quand il sort le week-end, c'est pour aller voir son copain Fahad et poursuivre le jeu avec lui. D'ailleurs en se connectant à PUBG pour me le montrer, il voit que Fahad est en ligne, en train de jouer.

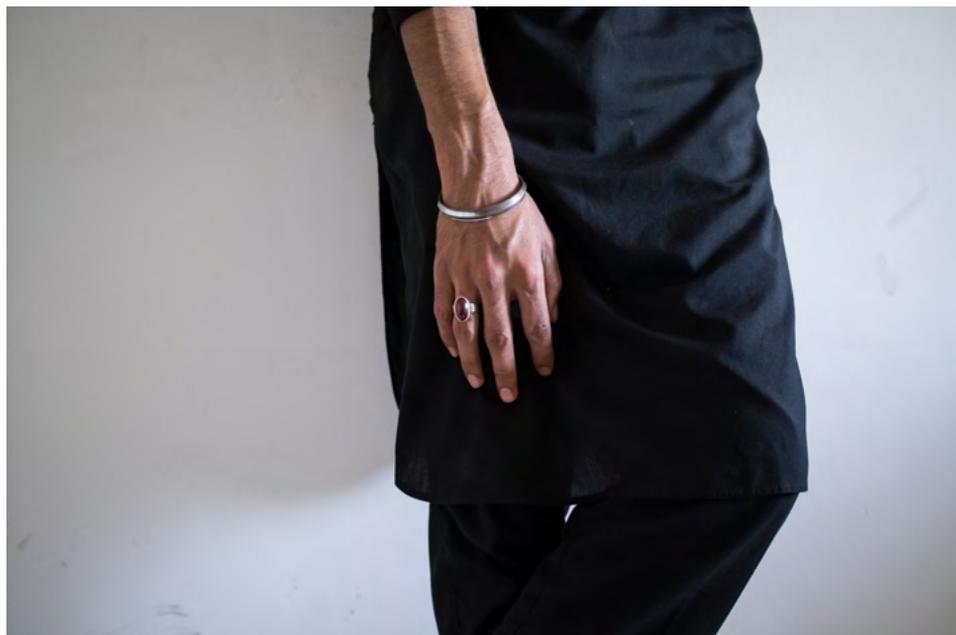
Dans son tiroir de bureau, Nawaz sort au milieu d'un fatras de feuilles un cahier d'exercice de grammaire française et des fiches de tests. Il ne parlait pas un mot de français en arrivant. Depuis les cours de FLE, il continue l'apprentissage de la langue avec Manon. Il avoue ne pas travailler tous les jours, il trouve ça difficile, mais ça va mieux. Il nous montre qu'il a conjugué le verbe s'appeler au présent de l'indicatif dans une écriture appliquée et qu'il a su répondre au questionnaire de compréhension. Est-ce que tu as 20 ans ? Est-ce



que tu es une fille? À la question « est-ce que tu fumes? », il a répondu, non. Comme je l'ai vu fumer, je reviens sur le sujet. Il ne fumait pas avant d'arriver à Pézenas, c'est ici qu'il s'y est mis, il y a sept mois. « Je voyais tout le monde fumer ici, alors une fois j'ai acheté une cigarette... », me raconte-t-il, et je regrette de ne pas mieux comprendre Nawaz parce qu'il est visiblement un conteur dans l'âme et que quand il raconte son regard s'éclaire. Il sait d'un petit événement anodin faire histoire. Il a beaucoup d'humour aussi. Ainsi, il me mime et me narre ses débuts de fumeur. Il achète une cigarette, puis un briquet, tente le paquet de tabac et les filtres, oublie les feuilles, s'en procure, tente de rouler le tabac, rate ses cigarettes, les jette en jurant à la française. Il finit par rire en se souvenant du temps que cela lui a pris de devenir un fumeur. « La première fois que j'ai fumé, c'est bon! », dit-il en mimant cette bouffée de nicotine comme une bouffée d'air. « Quand je fumais, j'étais tranquille. C'est bon, maintenant je ne sais pas... », conclut-il gêné d'être devenu un peu accro. Il est l'un des seuls jeunes de l'association à fumer, on ne le sent pas à l'aise avec ça, mais Nawaz en a besoin pour se calmer, c'est ce qu'il nous raconte

tout en sachant que c'est nocif à long terme pour sa santé. Inquiet, sensible, émotif, il trouve ses ressources auprès de son copain et de ses éducateurs. Ils sont ses repères et le protègent dès qu'il se sent trop stressé. Mais ce qui le stresse le plus ce sont les filles, celles d'ici et celles de chez lui.

LA BAGUE DE MARIA ET ET LES FILLES D'ICI



Nawaz me fait écouter une musique qu'il aime bien, Shada par le chanteur pendjabi Parmish Verma, le refrain signifie : « Je veux rester célibataire ! » Je lui demande pourquoi cette chanson lui plaît tant, il me répond que les filles prennent la tête des garçons. « Oui, m'explique-t-il, une copine te demande toujours "Tu es où ? Tu fais quoi ?". Moi, j'ai pas de copine. » Pour illustrer son propos, il prend pour exemple un des garçons de l'association, toujours suspendu au téléphone avec sa petite amie. Il ne veut pas de cette dépendance. Il remet ce genre de relation à plus tard. ***Après, quand j'aurai le temps. Quand sera venu le temps, je regarderai les filles***, nous dit-il. « Je ne regarderai pas si elle est belle ou pas, je regarderai son cœur et ce que je ressens parce que je veux passer ma vie avec elle... *I spend my life with her* »,



nous précise-t-il en anglais pour être certain qu'on a compris ce que signifiait l'amour pour lui. Entre romantisme fantasmé et engagement de toute une vie, on comprend qu'il remette cette affaire à plus tard. Toutefois, j'ouvre le sujet sur les copines. L'amitié fille-garçon qu'en pense-t-il? « Je ne parle pas avec les filles, parce que je suis vite stressé... Je ne parle pas bien le français... et ça me rend nerveux. » Je ne comprends pas bien au début ce qui le rend si *nervous* comme il le répète en se frottant le visage, je finis par réaliser qu'au Pakistan les filles et les garçons ne se côtoient pas, que son école n'était pas mixte, qu'il n'a pas les codes et que pour cette raison il ne se sent en confiance qu'avec des garçons. Je lui explique que lorsqu'il maîtrisera mieux la langue, il pourra créer des liens, échanger avec les filles aussi. ***Oui, c'est important, c'est très, très important le français, je connais mieux la langue, me répond-il, mais c'est toujours compliqué pour moi de parler aux filles.*** Le sentant démuni, je tente de le rassurer, de blaguer un peu, tu verras, tu auras des copines, des relations sympas et détendues avec elles comme dans ton amitié avec Fahad. Il a du mal à l'imaginer et je réalise que dans certaines parties du monde, certains milieux sociaux, certaines cultures, la mixité amicale n'est pas habituelle. L'égalité se jouera certainement là aussi, car avoir une bonne copine, c'est accepter de recevoir l'autre telle qu'elle est et telle qu'elle souhaite vivre.

À la fin de nos échanges, Nawaz sort du tiroir de son bureau une jolie bague qu'une fille au pays lui a donnée. La bague de Maria. Il l'aimait d'un amour adolescent, mais à son départ Maria a côtoyé un autre garçon, plus riche que lui et un ancien ami. Ça l'a beaucoup affecté. Il s'est senti trahi. D'autant que depuis qu'il est ici et poste des photos de lui devant la tour Eiffel ou à Montpellier dans une tenue branchée, Maria est revenue vers lui. Il a l'impression que ce n'est pas sincère, qu'elle lui parle juste parce qu'il est ici avec un avenir meilleur en vue.

Nawaz est encore un peu perdu. Il ne sait que penser. Déraciné, il apprend, il fume, il attend, il rêve un peu et joue beaucoup, il est un ado fatigué de grandir. Pour se reposer, il se cale entre deux films pakistanais, ces fictions romantiques où les garçons se baladent dans Paris dans des tenues branchées. « Je veux être célibataire », chante son chanteur préféré dans un blouson doré. Là maintenant, comme presque pour tous les garçons que nous avons rencontrés, l'amour est un tsunami qu'il n'est pas prêt à affronter. Ils ont 17-18 ans, ils remettent ça à plus tard, quand ils seront grands comme dit Nawaz, « quand je serai grand... ». Il sait qu'il ne veut pas retourner vivre au pays et que Maria ne viendra pas ici. C'est compliqué, c'est le passé tout ça et l'avenir est à construire, et ça fait peur l'avenir, même à un garçon qui a parcouru seul des milliers de kilomètres sans téléphone.

Quelques semaines plus tard, je le croise dans la rue. Dans sa tenue branchée, Nawaz a le sourire. Il est lycéen à présent et je sais combien cela comptait pour lui d'intégrer un CAP en électricité comme Fahad. Cette fois pour de vrai, il est content, il râle un peu du trajet en bus qui l'oblige à se lever à 6 heures du matin, mais son avenir prend forme et il est vraiment content. Cette année, au printemps, il fêtera ses 18 ans et c'est sûr qu'il prendra des photos. Peut-être même que cette fois, il en accrochera quelques-unes sur les murs blancs de sa nouvelle chambre.

Merci à Souleymane, Mamadou, Nawaz, Fahad, Oumar pour leur disponibilité, leur franchise et leur générosité.
Bravo à eux, car il faut un grand courage pour oser s'exposer publiquement.

Merci au service culture de la Ville de Pézenas et à toute l'équipe SAAM/ANRAS et à l'ASE du département.
Merci à la Médiathèque Edmond-Charlot et au Réseau intercommunal des médiathèques de la Communauté
d'Agglomération Hérault Méditerranée

